

La première neige est tombée tôt cette année.
Nous roulions vers les grottes de Vallorbe,
toi derrière, moi derrière le volant,
et tout autour de nous des forêts rondes
et des champs saupoudrés de massepain.

Avant de parquer aux pieds d'une rivière bleue,
nous nous sommes arrêtés, impatients:
toi de lécher des cerises de givre,
moi de vérifier où nous étions sur la carte.
Ce dimanche, il neigeait des rires de sorcières!

Tes plus beaux tableaux sont tous ces lieux à l'intérieur desquels tu as construit un tour du monde pour deux, peignant le temps couleur chair avec de l'huile d'olive et des piments, sculptant l'espace en un carrousel ivre de lumières profondes et de sons moelleux.

Tes plus beaux tableaux ce sont des femmes qui les ont peints, avec leurs mots, leurs parfums, leurs désirs, leurs gestes, toi tu ne faisais que construire les cadres et les clouer aux murs, mais vous signiez ensemble avec deux lettres et un trait rouge tout autour, qui les faisaient vibrer.

Tes plus beaux tableaux ont tous disparu, et de toute manière cela fait longtemps que tu ne peins plus, mais tu as quand même gardé une vieille salopette mitraillée de couleurs et quelques pinceaux propres, si jamais l'envie de peindre venait à nouveau frapper à ta porte.

Jouer du saxo
du trombone
de l'orgue

dans l'abricot
d'une fille
qu'on aime

jusqu'à ce qu'elle chante
miaule
hurle

pour moi
c'est ça
la vraie poésie

Quatre mois avant ta mort, lors d'un voyage en Sardaigne, je prenais une photo d'un graffiti sur un mur de Cagliari, qui disait *Fabio vive*. Deux mois après ta disparition soudaine, je contemple sur le frigo de la cuisine du nouvel appartement de ta femme, la même photo, alors que ton fils né entre-temps bave sur mes genoux, ton sourire en miniature.

Tout habillé, ton amoureux lisait assis sur un muret, entre un peuplier et l'ombre d'un autre peuplier alors que tu dormais à moitié nue, à ses pieds, et moi à plat ventre sur mon linge, à côté de la plus belle fille du monde, j'essayais de finir mon livre le plus vite possible, aplatissant des virgules pour m'étendre entre tes lèvres rouges comme deux quartiers d'orange sanguine, enjambant des mots pour rebondir sur tes joues parsemées de taches de rousseur, sautant des phrases pour glisser le long des couleurs de ton petit bikini rayé, survolant des pages pour écrire en bas de ton dos avec mes cils: «... oublie l'autre imbécile qui lit...», mais toi tu continuais à dormir sublime d'abandon, rêvant j'ose l'espérer, de l'ombre d'un peuplier, caressant ta peau brûlée et brûlante, comme un linge humide.

Je retrouve dans un livre que j'ai lu il y a quelques mois, plusieurs idées que j'avais notées sur la première page, juste sous le titre, mais aucune ne m'intéresse à présent. Par contre, le verbe *se cabrer*, isolé tout en bas de la page, que j'avais entouré d'un trait rouge, fin comme un cheveu, me pousse à écrire tout autour: «de désir jusqu'à ce que l'écume du temps nous dévore».